

# LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

DÉFENSE (ET PROMOTION) DE LA LANGUE FRANÇAISE CHAMPAGNE-ARDENNE

Président : Jacques Dargaud  
Secrétaire : Francis Debar

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud  
2 B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n° 109 – novembre 2013

## RÉUNION DU 9 NOVEMBRE 2013

### Gérard de Nerval

par Mme Vicky Bacri

Les témoignages sur Gérard de Nerval sont flous et en apparence contradictoires, car ils concernent des périodes différentes de sa vie, et on risque de donner de lui une version fautive en mélangeant des traits, des anecdotes qui appartiennent à des moments successifs de son existence, en confondant le dandy de 1835 avec l'écrivain de 1849 ou le pauvre hère de 1854.

Nerval est difficile à connaître à cause aussi des multiples masques, les uns souriants, les autres inquiétants qu'il a portés se dédoublant dans sa vie diurne et nocturne. Comme dans son œuvre, il a contribué à créer la légende dont il est victime. On rencontre à son propos des expressions comme « fol délicieux » ou « bohème charmant ».

Il n'est pas de la grande génération qui a vu la Révolution et l'Empire, celle de Chateaubriand.

Il n'est pas de la grande génération qui est née autour de 1800, celle de Victor Hugo, et non plus de la grande génération née autour de 1820, celle de Flaubert, de Baudelaire. Il arrive trop tard ou trop tôt.

Sa quête fiévreuse nous révèle le visage du voyant et du poète tragique. Gérard de Nerval déclare dans *Promenades et Souvenirs*, un de ses récits les plus personnels : « *Je suis du nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les ont fait connaître.* »

Gérard Labrunie est né à Paris, 96 rue Saint-Martin, le 22 mai 1808. Son père, le docteur Étienne Labrunie, avait épousé en 1807 Marie Antoinette Marguerite Laurent, fille d'un marchand linge établi rue Coquillière dans le quartier des Halles.

Étienne Labrunie s'était engagé très jeune dans les armées de la Révolution, il avait combattu courageusement, avait été blessé et réformé en mars 1795.

Il commença alors de longues études qui lui permirent d'obtenir le titre de docteur en médecine en 1806.

Madame Labrunie était enceinte quand, le 28 janvier 1808, son mari demanda à reprendre du service dans la Grande Armée. Le petit Gérard était à peine né et baptisé. Il fut confié à une nourrice de Loisy près de Mortefontaine dans le Valois.

Son père est nommé le 8 juin médecin adjoint, le 22 décembre il est affecté à l'armée du Rhin.

L'épouse se sentait-elle mère ? Elle suit l'époux en Autriche, puis à Dantzig en Silésie,

à Gross-Glogau, lieu de passage obligé quand commence la funeste campagne de Russie.

Mme Labrunie meurt le 29 novembre 1810 à 25 ans d'une fièvre contractée, devait dire Gérard, en traversant un pont chargé de cadavres. Elle est inhumée au cimetière catholique polonais de Gross-Glogau, Gérard avait alors deux ans. La mort d'une mère est tragique, mais cette mort avait été précédée d'un abandon. Le traumatisme causé par cette absence est à l'origine de ses tourments.

Gérard vit ses premières années dans le Valois chez son grand-oncle maternel, Antoine Boucher, qui possédait une petite maison à Mortefontaine ; c'est à deux kilomètres de la maison que se trouve le Clos, propriété de la famille, dont Gérard tirera son pseudonyme Nerval, qu'il conservera jusqu'à sa mort.

Si nous l'en croyons, c'est dans le grenier de son oncle qu'il trouve les livres de magie dont la lecture devait faire sur sa jeune cervelle une impression profonde.

Les souvenirs d'enfance dans le Valois, enrichis par ceux des séjours de vacances, embelliront les dernières années de sa vie, et feront le charme d'œuvres comme *Sylvie* ou les *Promenades et souvenirs* ou *Des petits châteaux de Bohème*. Avec quelle émotion, dans *Aurélia*, Gérard évoquera la mémoire de l'oncle Boucher. Avec quel amour dans *Les Filles de feu* il décrira les fêtes de la Saint-Barthélemy à Mortefontaine.

« *J'avais sept ans et je jouais insoucieux sur la porte de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison. L'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leurs capotes de soldat. Le premier m'embrassa avec une telle effusion que je m'écriai : mon père !... tu me fais mal ! De ce jour, mon destin changea.* »

Étienne Labrunie rentre en France, demande sa retraite et reprend son fils. Imagine-t-on Gérard vivant avec son père et la bonne de celui-ci dans une atmosphère funèbre... ? C'en est fini des splendeurs de l'Empire, le médecin militaire naguère directeur d'hôpital n'est plus qu'un médecin de quartier, qui ne peut oublier son deuil et ressasse ses déceptions ; Gérard a toujours eu une tendre affection pour son père, dont il partage l'animosité envers le régime de la Restauration.

À partir de 1820 environ, Gérard suit les cours du lycée Charlemagne en qualité d'externe avec comme condisciples Duponchel et Théophile Gautier. En 1825/26 il est en rhétorique, il a une scolarité sans éclat, il est tout à la littérature ; lui qui deviendra célèbre avec une centaine de vers, il en a écrit des milliers.

Gérard qu'on vit au premier rang des jeunes hommes chevelus dans la bataille d'Hernani était un romantique. Il aime et sent la poésie allemande, alors fort goûtée en France, et fait tout jeune une excellente traduction du *Faust* de Goethe. Il est profondément classique. Il doit en partie l'idée et la forme de son œuvre à Ronsard et la Pléiade. Il aime la simplicité, la familiarité et l'ironie, qu'il gardera jusqu'à la fin en dépit des troubles qui ébranleront son esprit. Une fois, il révèle ce qui va être son obsession : la peur de la folie.

Dans la première *Épître à Duponchel*, lequel est avec lui au lycée Charlemagne, il écrit :

*Je veux remplir le sort que les dieux m'ont offert,  
Et suivre à l'hôpital Malfilâtre et Gilbert.  
Tu ris, mon cher rival, tu plains mon infortune,  
Tu crois que mon esprit est parti dans la lune,  
Que mon glorieux sort fera peu de jaloux,  
Et qu'il faudra me mettre à l'hôpital des fous.*

En 1826, Gérard a 18 ans, il est blond, doux, élégant. Il lit beaucoup. Ses premiers vers paraissent, ce sont des satires libérales et des poèmes napoléoniens. Il a la nostalgie de l'Empire et déplore la médiocrité du temps présent.

## ***La Tête armée***

*Napoléon mourant vit une Tête armée...  
Il pensait à son fils déjà faible et souffrant :  
La Tête, c'était donc sa France bien-aimée,  
Décapitée aux pieds du César expirant.*

*Dieu, qui jugeait cet homme et cette renommée,  
Appela Jésus-Christ ; mais l'abîme s'ouvrant,  
Ne rendit qu'un vain souffle, un spectre de fumée :  
Le Demi-Dieu, vaincu, se releva plus grand.*

*Alors on vit sortir du fond du purgatoire  
Un jeune homme inondé des pleurs de la Victoire,  
Qui tendit sa main pure au monarque des cieux ;*

*Frappés au flanc tous deux par un double mystère,  
L'un répandait son sang pour féconder la Terre,  
L'autre versait au ciel la semence des dieux !*

La même année paraît *Napoléon et la France guerrière* et *Les Élégies nationales*.

La réussite lui vient enfin dans les dernières semaines de 1827, lorsqu'il publie la traduction ou plutôt l'adaptation du premier *Faust*, en s'aidant de deux traductions antérieures. Ce texte est l'épine dorsale de l'œuvre de Gérard de Nerval jusqu'à la fin de sa vie littéraire. Il y voit le conflit du bien et du mal. *Faust* n'est pas seulement un drame métaphysique, Gérard et ses contemporains en aiment le fantastique ingrédient romantique.

Malheureusement, le souvenir de cette réussite devait peser sur toute l'œuvre littéraire de Nerval et le gêner comme auteur dramatique.

Il prend néanmoins le temps de passer le baccalauréat le 10 août 1829. Les appréciations ne sont pas élogieuses ; peu lui importe, il est auteur connu grâce à *Faust*, avant d'être bachelier.

À l'époque que peut faire un médecin d'un fils bachelier, sinon l'inviter à s'inscrire à la faculté de Médecine ? C'est certainement sans assiduité que Gérard suit les cours.

Il s'était lié avec un groupe de jeunes écrivains et artistes ayant pour chef Pétrus Borel, qui professait à la fois un républicanisme et un romantisme effréné. C'était le petit cénacle, par rapport au grand, celui de Victor Hugo que Gérard connut en 1829. Comme il l'a expliqué dans une lettre à Sainte-Beuve, l'ambiance du petit cénacle entretenait l'émulation, et, pour Gérard, l'amitié de Théophile Gautier est alors un encouragement et un appui.

C'est dans *L'Almanach des Muses*, publication généralement bien fade, que Gérard de Nerval publie fin 1831 de purs joyaux – sept odelettes : en voici deux.

## ***La grand'mère***

*Voici trois ans qu'est morte ma grand'mère,  
La bonne femme, – et, quand on l'enterra,  
Parents, amis, tout le monde pleura  
D'une douleur bien vraie et bien amère.*

*Moi seul j'errais dans la maison, surpris  
Plus que chagrin ; et, comme j'étais proche*

*De son cercueil, – quelqu'un me fit reproche  
De voir cela sans larmes et sans cris.*

*Douleur bruyante est bien vite passée :  
Depuis trois ans, d'autres émotions,  
Des biens, des maux, – des révolutions, –  
Ont dans les murs sa mémoire effacée.*

*Moi seul j'y songe, et la pleure souvent ;  
Depuis trois ans, par le temps prenant force,  
Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,  
Son souvenir se creuse plus avant !*

### **Fantaisie**

*Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,  
Un air très-vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets.*

*Or, chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit :  
C'est sous Louis treize... – et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert, que le couchant jaunit ;*

*Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.*

*Puis une dame, à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,  
Que, dans une autre existence peut-être,  
J'ai déjà vue – et dont je me souviens !*

Gérard de Nerval est sans doute républicain, ce qui lui vaut d'être arrêté en février 1832 à la suite d'une confusion, lors du complot de la rue des Prouvaires, et d'être incarcéré quelques jours à Sainte-Pélagie.

En mars éclate une grave épidémie de choléra, qui, en octobre, causera à Paris plus de 20 000 décès.

Gérard écrit à son père : « *J'ai suivi pendant deux ans les cours de la clinique de l'Hôtel-Dieu, et je fais des visites pour le choléra, comme le font maintenant tous les étudiants, les médecins étant insuffisants de beaucoup pour le nombre de malades, je vous assure que c'est une chose cruelle.* »

En septembre 1832 paraît *La Main de gloire*, histoire macaronique, plus tard intitulée *La Main enchantée*, qui sera reprise dans *Les Contes et Facéties*, mariant un fabuleux français, l'humour, la fantaisie, le fantastique, le quotidien et le prodigieux. Nerval ne va jamais réussir à écrire un second volume dans cette veine.

Avant sa vingt-cinquième année, Nerval avait déjà publié la traduction de *Faust*, *Les Odelettes*, *La Main enchantée* ; c'est dire que si la folie devait donner à son œuvre ultérieure une séduisante étrangeté, ce n'est pas elle qui a fait de lui un grand écrivain.

La littérature est pour Gérard de Nerval un besoin fondamental, mais comment

trouver les ressources pour vivre et se consacrer à son art ? Une solution provisoire lui est, hélas !, apportée par la mort de son grand-père Laurent en janvier 1834. La succession lui rapportait près de 30 000 francs or. À l'époque, c'était une somme importante ; Gérard décide de partir en voyage. À son père, il n'avait pas parlé de son intention de se rendre en Italie, mais seulement dans le midi : il visite Aix, Antibes, Nice (qui n'est pas encore française mais piémontaise), Gênes, Rome, Naples où il reste une dizaine de jours.

Une partie de l'œuvre de Gérard de Nerval est dominée par la silhouette du Vésuve et son panache de fumée. Le panorama de la baie de Naples sert de toile de fond de la nouvelle *Octavie* au chapitre des *Filles de feu* consacré à *Isis*, à maints passages d'*Aurélia* et à quatre grands sonnets.

### Myrtho

*Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,  
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,  
À ton front inondé des clartés d'Orient,  
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.*

*C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,  
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,  
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait prier,  
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.*

*Je sais pourquoi, là-bas, le volcan s'est rouvert...  
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,  
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.*

*Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,  
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,  
Le pâle Hortensia s'unit au Myrte vert !*

L'un des plus beaux vers du poème *El Desdichado* est celui où Gérard soupire après l'incomparable paysage.

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.*

On possède quelques lettres écrites pendant ce voyage, où le poète, à cours d'argent, fait appel à ses amis pour vendre des titres. À son retour en novembre, Gérard s'installe chez son ami le peintre Camille Rogier, 3 impasse du Doyenné, où habitent également Arsène Houssaye, Théophile Gautier et autres peintres. Ainsi se forme la Bohème du Doyenné dont Nerval se fera l'historien dans son ouvrage *Les Petits Châteaux de Bohème*. Pour lui et le groupe de ses amis, c'est une époque de vie frivole et insouciant. Il écrit : « *Quels temps heureux ! on donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées...* » Au désir de jouir des choses agréables de l'existence se trouve naturellement associée l'idée de l'amour. La vie sentimentale de Gérard de Nerval avait été jusque-là dominée par son enfance sans sa mère, dont il ne possédait pas même un portrait ; toute son existence devait porter le deuil de cette jeune morte. De sa souffrance il a peut-être tiré cette façon discrète de parler de soi, à voix basse, et qui donne à son œuvre une portée universelle.

Le comportement de Gérard à l'égard des femmes est motivé par la recherche d'un modèle unique d'épouse-mère.

C'est alors qu'il rencontre Jenny Coulon, née quelques mois après lui de parents chanteurs. Il lui voue d'abord une admiration silencieuse, puis la poursuit et finit par se déclarer et, semble-t-il, touche un moment son cœur. Elle serait, décide Gérard, l'incarnation de la Reine de Saba, un grand opéra qu'il écrirait pour elle. Ces projets seront repris plus tard sous forme de récit, dans *Le Voyage en Orient*.

La famille de Jenny Coulon avait connu vers 1820 un temps de prospérité. Sa mère et sa sœur jouaient à l'Opéra-Comique, et elle-même encore enfant figurait dans de petits rôles. Elle devient une cantatrice légère dont les journaux vantent la beauté et le talent, mais on oublie souvent qu'elle a toujours été une de nos meilleures comédiennes.

Sur son héritage Gérard fonde *Le Monde dramatique*, journal pour lequel il réunit une brillante équipe de collaborateurs : Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Alphonse Karr, etc. Le premier numéro paraît en mai 1835. Dans ce magazine, Gérard pouvait aduler sa belle à son gré. Jenny Coulon fut engagée à l'Opéra-Comique à la fin de 1835.

Au lendemain d'une représentation brillante, Jenny fut sans doute sur le point de céder aux pressions de son adorateur, mais Gérard au moment de son triomphe amoureux ne croyait pas à sa durée, il aurait déjà senti la menace de la mort.

Mais, pour une femme qui ne se sent plus très jeune et aspire aux satisfactions d'un foyer stable, Gérard ne pouvait représenter un parti possible ; quoi qu'il en soit, la liaison avec Jenny ne dura que quelques mois, car le 11 avril 1838 Jenny épousait le flûtiste Louis Marie Gabriel Leplus, organisateur de tournées théâtrales.

La souffrance de cet amour déçu devait enfoncer Gérard plus avant dans la solitude et le fatalisme. Le journal *Le Monde dramatique* change de mains en 1836.

Sa petite fortune dilapidée laisse à Gérard des dettes. Pressé par la nécessité d'assurer sa vie quotidienne, écrivant pour un certain nombre de journaux, il lui arrive de voir plusieurs pièces de théâtre dans la même soirée ; il a un merveilleux talent pour raconter une aventure, y intéresser son lecteur ; son œuvre de journaliste est remarquable.

L'intérêt de Nerval pour le théâtre était antérieur à son intrigue avec Jenny Coulon et à ses débuts de chroniqueur dramatique. 1838 est l'année de son premier voyage en Allemagne, où il doit retrouver Alexandre Dumas et chercher avec lui un drame qui mettra aux prises les étudiants révolutionnaires et le pouvoir réactionnaire. Ce sera *Léo Burckart*, créé au théâtre de la Porte Saint-Martin le 16 avril 1839, sous le seul nom de Gérard de Nerval.

En 1839, nanti d'une sorte de mission que lui ont obtenue des amis avec la recommandation directe de Victor Hugo, il arrive en Autriche à la fin novembre.

L'hiver qu'il passe à Vienne, installé dans le faubourg de Leopoldstadt, est très agréable. Il est bien reçu par l'ambassadeur de France, le comte de Saint-Aulaire. Il rencontre Franz Liszt et la pianiste Marie Pleyel, alors dans tout l'éclat de son talent et de sa beauté. Gérard n'est pas insensible à son charme un peu pervers et il peut écrire à son père : « *Me voilà comme tu étais en 1809 dans le grand moment de ma vie.* » Il va retrouver Marie Pleyel à Bruxelles en décembre 1840, où Jenny Coulon joue *Piquillo* au théâtre de la Monnaie.

Que se passa-t-il dans les semaines qui suivirent ? Quelle fut l'occasion d'une rupture, cette fois définitive ? Nous ne le saurons peut-être jamais. Les fatigues de voyages successifs, les ennuis financiers, l'entrevue avec Jenny à Bruxelles contribuèrent à l'éclosion de la grave crise psychique de la fin de février 1841. Surmené, inquiet, accablé de soucis matériels, Gérard avait commencé l'année 1841 dans de mauvaises conditions. Le 23 février, son premier acte de folie éclata dans une maison de la rue de Miromesnil et se manifesta par le bris de glaces et de chaises ; des hallucinations avaient précédé cette crise violente. Nerval fut transporté dans la maison de santé de Mme de Saint-Marcel, 6, rue Picpus, où il devait rester jusqu'au 15 mars environ. C'est de là qu'il envoie à Théophile Gautier six sonnets de la plus étrange beauté, écrits de la fine écriture d'un détenu qui n'aurait qu'un feuillet à sa disposition. Le délire a brisé les fers où la poésie était retenue prisonnière. Chaque sonnet est inspiré par une femme ou lui est dédié. Voici celui inspiré par George Sand qui a la surprenante capacité de fixer son délire.

*« Ce roc voûté par art, chef-d'œuvre d'un autre âge,  
Ce roc de Tarascon hébergeait autrefois  
Les géants descendus des montagnes de Foix,  
Dont tant d'os excessifs rendent sûr témoignage. »*

*O seigneur Du Bartas ! Je suis de ton lignage,  
Moi qui soude mon vers à ton vers d'autrefois ;  
Mais les vrais descendants des vieux Comtes de Foix  
Ont besoin de témoins pour parler dans notre âge.*

*J'ai passé près Salzbourg sous des rochers tremblant ;  
La Cigogne d'Autriche y nourrit les Milans,  
Barberousse et Richard ont sacré ce refuge.*

*La neige règne au front de leurs pics infranchis ;  
Et ce sont, m'a-t-on dit, les ossements blanchis  
Des anciens monts rongés par la mer du Déluge.*

Remis en liberté, il dut être emmené le 21 mars chez le docteur Esprit Blanche à la suite d'une nouvelle crise ; son délire s'accompagnait de visions de sa mère morte. Il n'en sortira que le 21 novembre 1841.

Le docteur Blanche a une idée personnelle de la thérapeutique à appliquer à la folie : il écarte la répression, la camisole de force, c'est par la douceur, la compréhension qu'il soigne ses malades.

Pendant ses deux séjours en clinique, Gérard reçoit des visites d'amis qu'il a au ministère de l'Intérieur, et surtout d'Eugène de Stadler qui va être sa providence dans les moments les plus difficiles, et même son garde-malade.

Gérard apprend la mort, le 5 juin 1842, de Jenny Coulon épuisée par des tournées de provinces et des maternités trop rapprochées. Il écrit : *« Je n'eus d'abord que la nouvelle de sa maladie ; par suite de l'état de mon esprit, je ne ressentis qu'un vague chagrin mêlé d'espoir. Je croyais moi-même n'avoir que peu de temps à vivre, et j'étais désormais assuré de l'existence d'un monde où les cœurs aimants se retrouvent. D'ailleurs, elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie... Égoïste pensée que ma raison devait payer plus tard d'amers regrets. »* Désormais, le souvenir de la morte dominera la vie de Nerval en se joignant à celui de sa mère.

L'année 1842 demeure l'année mystérieuse, sa correspondance est quasiment nulle, ainsi que sa production littéraire. Il décide de prouver à ceux qui croient qu'il a perdu la raison, donc à son père, qu'il a retrouvé la santé. Il est déterminé à tout quitter et à partir pour l'Orient.

Nerval est un mystique dans l'âme, passionné par les rites initiatiques des anciens Égyptiens.

Le poète fait la connaissance de Joseph de Fonfrède, un passionné d'égyptologie, qui accepte de financer la plus grande part du voyage. Ils partent ensemble et après des escales à Malte et en Grèce, ils arrivent à Alexandrie. Première déception : il ne reste des splendeurs du passé que les colonnes de Pompée et les bains de Cléopâtre. Ils gagnent Le Caire au bout d'un voyage de cinq jours en barque. La cité immense est formée de cinquante-trois quartiers groupant des religions différentes. Nos voyageurs découvrent un monde plein de joie, de

couleurs, de bruits, loin de la morosité bourgeoise de la France du roi Louis-Philippe. Les deux hommes visitent Le Caire à dos d'âne. Ils partent pour Beyrouth ; la ville, sous administration turque, a la physionomie d'une ville arabe de l'époque des croisades.

Gérard gagne Constantinople par Chypre, Rhodes, Smyrne et les îles grecques. Là il a le plaisir de retrouver le peintre Camille Rogier, son ami de l'impasse du Doyenné, vivant près du Bosphore et connaissant très bien la région. Nerval est séduit, la ville ressemble aux « rêves des mille et une nuits ». En compagnie de Rogier, Nerval peut voir ce qui se dissimule aux touristes, le sérail du sultan, le couvent des derviches tourneurs, enfin – déguisé en persan –, il assiste aux nuits du Ramadan. Comme au Caire, il retrouvait dans la ville cette atmosphère de grande capitale qui lui était chère.

Mais il faut penser au retour. C'est en bonne forme physique et momentanément guéri de ses fantasmes délirants que Nerval rentre en France.

Il écrit à son père : « *J'ai acquis des matériaux pour au moins deux ans ; j'ai d'un côté Le Caire, de l'autre Constantinople, bien étudiés tous les deux, l'un durant cinq mois, l'autre durant quatre, et peut-être pourrai-je me passer des journaux et faire paraître directement dans la librairie ce qui donnerait plus d'importance et d'avenir à mon travail.* » Ses illusions n'ont pas résisté au choc de la réalité : il écrit à J. Janin : « *... En somme l'Orient n'approche pas ce rêve éveillé que j'en avais fait il y a deux ans, ou bien c'est que cet Orient-là est encore plus loin ou plus haut, j'en ai assez de courir après la poésie ; je crois qu'elle est à votre porte et peut-être dans votre lit. Moi je suis encore l'homme qui court, mais je vais tâcher de m'arrêter et d'attendre.* »

Durant les années qui suivent, Nerval fait alterner dans les revues et les journaux les publications de ses impressions et les souvenirs de ses voyages, avant de donner l'édition définitive du *Voyage en Orient*. Il mène de front plusieurs travaux, faisant alterner prose et drame.

Il assure une traduction commentée de poésies de Heine, choisies dans le *Buch der Lieder*.

Le poète allemand évoquera, juste après la mort de Nerval, dans la préface de *Poèmes et Légendes*, les moments passés avec son traducteur : « *Je ne peux pas, sans une profonde émotion, songer aux soirées du mois de mars 1848 où le bon et doux Gérard venait tous les jours me trouver dans ma retraite de la barrière de la Santé pour travailler tranquillement avec moi à la traduction de mes paisibles rêvasseries allemandes, tandis qu'autour de nous vociféraient toutes les passions politiques et s'écroulait le vieux monde avec un fracas épouvantable.* » Contrairement à ce qu'il avait fait en 1830, Nerval n'a pas participé à ce « fracas ».

L'élaboration du *Voyage en Orient* durera près de sept années, jusqu'en 1851, date à laquelle est signé le contrat avec l'éditeur Charpentier pour la publication définitive de l'ouvrage.

Deux volumes de près de quatre cents pages chacun ; une longue introduction, qui passe par la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, puis trois parties sur Le Caire, le Liban, Constantinople. Il faut admirer Gérard qui, malgré ses difficultés financières, son manque de logis, ses obsessions, a écrit un ouvrage féerique, une ode à la langue française. Il décrit avec une verve sans pareille la vie dans une civilisation qui n'est pas la sienne.

La santé chancelante de Gérard ne résiste pas à la liste de ses travaux, son équilibre mental se trouve à nouveau compromis, ce qui signifie que le long intervalle entre les deux crises, peuplé de tant de travaux et de voyages, ne lui semblera qu'un intermède. C'est durant cette période de relative stabilité que Nerval compose ses œuvres maîtresses, mais la fin de l'année 1852 le trouve dans un état de détresse matérielle et morale, et il adresse une nouvelle fois au ministre de l'Intérieur une demande de secours.



C'est alors que le miracle se produit. Au milieu de 1853, Gérard travaille à *Sylvie*. Cette merveille de clarté française est née dans la période du pire désordre mental ; qu'on en juge : du 6 février au 27 mars, l'écrivain séjourne à la maison de santé municipale ; du 8 avril au 25 mai, chez le docteur Dubois. Enfin libéré, il retourne dans le Valois et termine péniblement *Sylvie* ; il écrit au directeur de la revue : « *Je n'arrive pas. C'est déplorable. Cela tient peut-être à vouloir trop bien faire. Car j'efface presque tout à mesure que j'écris. Je vais mieux cependant, mais rien n'est pire que de lutter contre une mauvaise disposition de santé... Excusez- moi bien près de monsieur Buloz et croyez que j'en suis mille fois plus fâché que lui puisque je ne fais rien autre chose. J'aurais mieux fait de me reposer tout bonnement. Votre dévoué Gérard.* »

*Sylvie* paraît le 15 août dans *La Revue des deux Mondes*.

Ce livre est l'un des plus beaux qui aient jamais été écrits. Il montre une réussite exquise de l'art de Gérard de Nerval qui est partagé entre la tendresse pour *Sylvie*, la douce compagne de son enfance, et la mystérieuse séduction d'Adrienne, qui se confond avec Aurélie (image de Jenny Coulon). Dans ce livre, il évoque le charme vaporeux du Valois, de la vie simple et tranquille.

Une nouvelle crise se déclare au soir du 24 août et il est conduit à l'hôpital de la Charité. Le 27, il entre chez le docteur Blanche. Fin septembre, une sortie prématurée est suivie d'une rechute. Le 8 octobre, les meubles de Gérard sont amenés chez le docteur Blanche. Ce devait être sa dernière installation fixe. Il écrit à son père : « *Je suis chez des amis dans une maison superbe et dans de beaux jardins.* »

Il retrouve la liberté à la fin de mai 1854, il a l'intention de se rendre de nouveau en Orient, mais il y renonce et part en direction de l'Allemagne. À Strasbourg, il lit la biographie que vient de lui consacrer Eugène de Mirecourt. « *Un certain portrait, écrit-il à Georges Bell, pour lequel on m'a fait poser, lorsque j'étais malade, sous prétexte de biographie nécrologique, l'artiste est un homme de talent, mais il fait trop vrai.* »

De Strasbourg, il gagne Baden-Baden, puis arrive à Weimar le 8 juillet. À Weimar, c'est Frantz Liszt qui l'attire et Wagner : « *Je me sens fort disposé en faveur de la musique, écrit-il au docteur Blanche, et mes théories que je n'expose pas souvent se rapportent assez à celles de Richard Wagner.* » On ne saurait sous-estimer l'importance de cette déclaration, si l'on pense à l'ignorance ou au mépris des Français à l'égard de Wagner en 1854.

On ne s'étonnera pas de le retrouver à Passy dès le 8 août 1854. Il continue toujours à travailler, et cette période du plus grand déséquilibre apparent se trouve être aussi celle où Gérard a créé ses plus belles œuvres : *Les Filles du feu*, *Chimères*, *Aurélia*, qui lui donnent une place élevée et sûre dans la littérature de son siècle. Construites sur la folie et sur la mort, elles font de lui le précurseur direct des symbolistes et des surréalistes. Les *Chimères* sont une suite de sonnets composés dans un état de rêverie surnaturelle.

### Delfica

*La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,  
Au pied du sycomore ou sous les lauriers blancs,  
Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,  
Cette chanson d'amour... qui toujours recommence ?...*

*Reconnais-tu le temple au péristyle immense,  
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,  
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,  
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?...*

*Ils reviendront, ces Dieux que tu pleures toujours !  
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;  
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...*

*Cependant la sibylle au visage latin  
Est endormie encor sous l'arc de Constantin  
– Et rien n'a dérangé le sévère portique.*

Dans *Artémis*, les heures de la vie et les formes féminines sont évoquées dans leurs rondes.

### **Artémis**

*La Treizième revient... C'est encor la première ;  
Et c'est toujours la Seule, – ou c'est le seul moment :  
Car es-tu Reine, ô Toi ! la première ou dernière ?  
Es-tu Roi, toi le seul ou le dernier amant ?...*

*Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;  
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :  
C'est la Mort – ou la Morte... Ô délice ! ô tourment !  
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.*

*Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,  
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule,  
As-tu trouvé ta Croix dans le désert des cieux ?*

*Roses blanches, tombez ! vous insultez nos Dieux,  
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle  
– La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !*

Le 1<sup>er</sup> janvier 1855, la *Revue de Paris* publie la première partie de *Promenades et Souvenirs*, évocation des souvenirs d'enfance « *vert paradis des amours enfantines* », comme a dit Baudelaire. La fin sera publiée après sa mort.

Gérard enrage d'être retenu à la clinique, il ne peut rendre visite aux éditeurs comme il le voudrait, il se plaint à ses amis, à Godefroy, l'agent de la Société des gens de lettres et à ses cousins Labrunie. Cependant, le 7 octobre, il signe un contrat avec Michel Lévy pour une nouvelle édition des *Filles du Feu* ; Godefroy écrit une lettre au docteur Émile Blanche pour le prier de rendre la liberté à son patient ; la tante Labrunie promet de recevoir Gérard chez elle, et elle vient le chercher le 19 octobre 1854.

Avec de bonnes intentions, les amis de Gérard ont mal agi. Émile Blanche sait que Gérard ne peut mener une vie normale, qu'il a toujours besoin d'une certaine surveillance, qu'il voit sa folie face à face. Pendant les semaines de sa sortie de clinique jusqu'à la fatale nuit du Châtelet, il est difficile de suivre le poète ; il loue une chambre à l'hôtel Normandie, mais il erre dans Paris, il va de crise en crise, mais connaît des répits ; ainsi, le 27 octobre, il signe un autre contrat avec Michel Lévy pour un recueil de *Nouvelles Fantaisies*. Il continue à travailler à *Aurélia*, obsédé de ne pouvoir terminer ce texte, une crainte qu'il ne faut pas écarter des causes du suicide.

Ceux qui ont vu Gérard le 20 janvier et les jours suivants sont nombreux. Ils attesteront de leurs rencontres comme s'ils avaient des remords. Le 23, Paul Lacroix, connu sous le nom du bibliophile Jacob, et compagnon des années 30, reçoit sa visite ; il lui remet un projet d'œuvres complètes. Le 24, le poète cherche à voir Méry ; ne le trouvant pas il tire de sa poche un sou et le confie au domestique après y avoir tracé une croix avec son canif et dit « *un cri de misère* ». Il passe la soirée de ce 24 janvier avec Georges Bell chez une actrice. Gérard montre une gaieté factice, chante des chansons du Valois ; sorti avec ses amis, il achète un pain d'un sou. Ce même jour encore, il écrit à sa tante Labrunie le dernier billet qu'on connaisse et qui se termine par cette phrase prémonitoire : « *Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche.* » Il passe la nuit avec des amis au cabaret des Halles ; une rixe se produit ; il est arrêté. Le matin du 25, un ami vient le chercher au poste de police du Châtelet, il est gelé, ayant mis son manteau au mont-de-piété. Son compagnon lui fait accepter une pièce de cinq sous. Après quoi, on perd sa trace. On découvre son cadavre à peine refroidi, pendu dans la rue de la Vieille Lanterne près du Châtelet.

Paris est couvert de neige, il gèle à moins 18, la Seine charrie des glaçons. Cette mort tragique reste entourée de mystère. La misère, le froid, la nuit, la crainte de ne plus jamais pouvoir créer sont sans doute les raisons qui l'ont amené à cette décision funeste. Plusieurs amis ont rapporté nombreux incidents où il avait manifesté l'intention de se suicider. On rencontre plusieurs exemples prémonitoires de morts volontaires dans son œuvre, par exemple dans *Octavie* ou dans le sonnet *Artémis*. Il est seulement sûr et certain qu'il n'a pas été assassiné, comme des contemporains l'ont laissé croire. Nerval croyait que « *sortir de la vie des apparences était rentrer dans la vraie vie* ».

*J'ai fait mon épitaphe et prends la liberté de vous la dédier dans un sonnet stupide.*

*Il a vécu, tantôt gai comme un sansonnet,  
Tour à tour amoureux insoucieux et tendre,  
Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre.  
Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.*

*C'était la Mort ! Alors il la pria d'attendre  
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet ;  
Et puis sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre  
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.*

*Il était paresseux, à ce que dit l'histoire,  
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.  
Il voulait tout savoir mais il n'a rien connu.*

*Et quand vint le moment où, las de cette vie,  
Un soir d'hiver, enfin l'âme lui fut ravie,  
Il s'en alla disant : « Pourquoi suis-je venu ? »*

C'est à Théophile Gautier qu'appartient le dernier mot : « *Ô mort, où est ta victoire ?* » Le deuil fut universel. Le service funèbre fut célébré à Notre-Dame le 30 janvier ; tout ce que Paris comptait d'écrivains et d'artistes illustres, accompagnait la dépouille de Gérard de Nerval au Père Lachaise. Sur sa tombe Francis Wey, président de la Société des gens de lettres, prit la parole, en voici un très court extrait :

*« La mort de Gérard de Nerval est un deuil de famille. Ses amis, ses frères de la Société des gens de lettres, au nom desquels je lui adresse les derniers adieux, regrettent à la fois en lui l'excellent camarade et le véritable écrivain. D'autres que moi, Messieurs, retraceront ailleurs les fantaisies de cet esprit, qui, pareil à l'oiseau, voltigeait dans la vie sans s'y fixer. »*